

À propos de la division du travail, des hommes et des espaces : notes sur la question ville-campagne

Rodolphe De Koninck

Volume 22, Number 56, 1978

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/021397ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/021397ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département de géographie de l'Université Laval

ISSN

0007-9766 (print)

1708-8968 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this note

De Koninck, R. (1978). À propos de la division du travail, des hommes et des espaces : notes sur la question ville-campagne. *Cahiers de géographie du Québec*, 22(56), 287–292. <https://doi.org/10.7202/021397ar>

À PROPOS DE LA DIVISION DU TRAVAIL, DES HOMMES ET DES ESPACES: NOTES SUR LA QUESTION VILLE-CAMPAGNE*

par

Rodolphe DE KONINCK

Département de Géographie, Université Laval, Québec, G1K 7P4

DIVISION SOCIALE DU TRAVAIL ET DIVISION DANS L'ESPACE

Comme l'a bien montré Marx dans *Le Capital* (1976, I, pp. 255-266), la division du travail a été étroitement associée à l'histoire de l'humanité: «la division sociale du travail ... appartient aux formations économiques les plus diverses» (p. 261). Ainsi, dans les sociétés pré-capitalistes, l'ensemble de la société repose «sur une division du travail régulière ... La loi qui règle la division du travail de la communauté agit ici avec l'autorité inviolable d'une loi physique, tandis que chaque artisan exécute chez lui, dans son atelier, d'après le mode traditionnel, mais avec indépendance et sans reconnaître aucune autorité, toutes les opérations qui sont de son ressort» (p. 260). À cette division des métiers au sein de la société correspond une répartition des espaces de production qui souligne déjà le lien entre division du travail et division de l'espace. Mais au même titre où la reproduction de la première s'effectue selon un modèle cristallisé, la reproduction de la seconde, la division de l'espace, son «aménagement» en quelque sorte, s'effectue spontanément.

Cependant, un tel «équilibre», appuyé «sur l'union immédiate de l'agriculture et du métier et sur une division du travail invariable» (p. 259) ne peut résister à l'extension des rapports marchands; ceux-ci parviennent à s'implanter, précisément, grâce à l'apparition d'un déséquilibre entre la population et sa base territoriale. Mais dès qu'ils se développent, c'est-à-dire, dès que la division sociale du travail entraîne progressivement le face à face des producteurs qui ne produisent plus en fonction des besoins de la communauté mais bien plutôt en fonction de la concurrence sur le marché, la division territoriale du travail devient elle aussi un élément *dynamique* du nouveau mode de production, le mode de production capitaliste.

FORME SPATIALE FONDAMENTALE: LA SÉPARATION VILLE-CAMPAGNE

«Toute division du travail développée qui s'entretient par l'intermédiaire de l'échange des marchandises a pour base fondamentale la séparation de la ville et de la campagne. On peut dire que l'histoire économique de la société roule sur cette antithèse ...» (p. 256). Ce roulement prend une importance toute particulière avec le développement du mode de production capitaliste.

* Cette note est une version corrigée d'un texte qui est paru dans les *Notes et Documents de Recherche*, 10 (1978), publiées au département de géographie, université Laval.

Le genèse de celui-ci (Bairoch, 1971) a été étroitement liée à l'apparition de nouveaux rapports marchands dans les campagnes anglaises, nouveaux rapports qui ont fait éclater les contraintes spatiales du mode de production féodal. En effet, suite à une appropriation progressive des terres communales, s'étalant sur une période de plusieurs siècles, par et au profit des seigneurs, i.e., le phénomène des «enclosures» du XIIIe au XIXe, culminant au XVIIe (Bernier et De Koninck, 1974, p. 145), les conditions sont réunies pour qu'apparaissent les nouvelles formes des spécialisations spatiales et de la séparation ville-campagne. Au sein de cette dernière, la campagne, la spécialisation dans l'agriculture supplante définitivement l'autarcie relative due à l'équilibre agriculture-artisanat qui avait prévalu sous le mode de production féodal; de plus, nombre de petits paysans, ruinés par la disparition de ces terres d'appoint que représentaient les communes, n'ont plus qu'une chose à faire: vendre leur force de travail. Ce sont bien sûr les villes qui progressivement vont bénéficier de cette spécialisation et de ce dépouillement. Avec l'éclatement de l'autarcie des fiefs, avec le contrôle grandissant des marchés lointains que s'assurent les Européens, la ville voit sa fonction manufacturière, puis industrielle se consolider¹. En d'autres termes, les marchands et les capitalistes peuvent solliciter, prélever et faire transformer les surplus de l'agriculture grâce aux prolétaires que la campagne elle-même a fournis à la ville²; c'est là un élément fondamental de l'histoire des relations ville-campagne, élément très marquant aujourd'hui encore dans les pays sous-développés: c'est la campagne qui fournit à la ville la majeure partie de «ses» prolétaires. En Europe même, le passage du mode de production féodal au mode de production capitaliste, a été intrinsèquement lié à une nouvelle forme de l'antithèse ville-campagne.

Ce processus de dépouillement de la campagne, qui, privée à la fois d'une bonne part de ses moyens de production et de ses forces vives, en est amenée à se spécialiser, à se cantonner dans une agriculture soumise au mode de production capitaliste, lequel de par les exigences de l'accumulation est avant tout urbain, ce processus est observable à plusieurs échelles spatiales et temporelles. Ainsi on peut remarquer que la pénétration de plus en plus poussée du mode de production capitaliste - pénétration orchestrée par l'impérialisme des pays développés - dans les sociétés et régions du «Tiers-Monde» s'est accompagnée d'un conditionnement systématique de régions rurales qui sont appelés à se spécialiser dans la génération d'un surplus agricole destiné au marché local ou mondial (De Koninck, 1979). Nonobstant le fait que cette mise à nu des hommes et des terres de bien des pays sous-développés s'accomplit surtout au profit d'une accumulation dans les pays développés et seulement secondairement dans les pays producteurs, il s'agit bien là du même phénomène de spécialisation agricole de la campagne associé à la génération d'un prolétariat disponible pour les capitaux industriels qui se concentrent dans les villes³.

De cette manière, la dynamique de l'antithèse ville-campagne dans le mode de production capitaliste souligne une série de processus dont quelques-uns des plus importants peuvent être désignés comme suit:

1) Une séparation de plus en plus grande de tous les *travailleurs*, tant de la campagne que de la ville, d'avec leurs moyens de production.

2) Une *séparation* de plus en plus grande entre deux classes de *producteurs*, celle des paysans et celle des ouvriers, classes qui pourtant ont en commun, de *plus en plus*, d'être les plus soumises aux impératifs de l'accumulation du capital.

Un *dépouillement* progressif des ruraux et de la campagne au profit des urbains et de la ville qui, malgré l'interdépendance grandissante qui en résulte, concentrent les pouvoirs et donc dominant la campagne, ses habitants et ses activités.

3) Une *spécialisation* progressive et exclusive de la campagne dans une activité, l'agriculture, dont le fonctionnement n'a plus aucune autonomie, ni économique, ni sociale, ni spatiale, et ne peut donc plus exister que pour la ville et par la ville; toute autre fonction assignée à la campagne *en temps que lieu champêtre* (Tourisme, villégiature, etc.) est soumise aux mêmes impératifs.

5) Enfin, et comme résultat des processus précités, une véritable opposition voire même un antagonisme entre les deux classes *fondamentales* de producteurs directs, le paysannat et le prolétariat, la première étant de plus en plus «soumise» au projet révolutionnaire de la seconde, laquelle est par essence au coeur même de l'accumulation capitaliste et a le privilège d'avoir, pour des raisons d'ordre spatial, une plus grande «force de résistance» (Marx, 1976, I, p. 512).

Il est évident que les formes que prennent les spécialisations spatiales dans les sociétés capitalistes avancées vont bien au-delà d'une simple division ville-campagne. Dans bien des contextes, cette division est même désuète dans la mesure où l'enjeu des divisions et des luttes de classes est plus carrément «urbain» comme l'a bien montré Jean Lojkine (1977, p. 147):

«L'urbanisation capitaliste actuelle pourrait alors être définie comme la forme la plus développée de la division du travail matériel et intellectuel. Mais alors que pour Marx les deux termes spatiaux de cette opposition sont la ville - concentration de la population, des instruments de production, du capital, des plaisirs et des besoins - et la campagne - qui isole et éparille ces mêmes éléments -, on peut émettre l'hypothèse que cette opposition est beaucoup plus matérialisée aujourd'hui par la ségrégation spatiale entre les grands centres urbains - qui concentrent à la fois le travail intellectuel le plus développé et les organes de commandement - et les zones périphériques où sont disséminées les activités d'exécution et les lieux de reproduction appauvrie de la force de travail».

Quelle que soit la dynamique de la matérialisation territoriale de la division du travail manuel et du travail intellectuel, c'est cette division qui est au coeur de l'«espace capitaliste» et c'est en réalité l'abolition de cette division que vise l'abolition de l'opposition ville-campagne tant réclamée par Marx et par Engels.

ABOLIR L'OPPOSITION VILLE-CAMPAGNE: UNE NÉCESSITÉ

Autant les fondateurs du marxisme ont insisté sur les méfaits de l'opposition entre la ville et la campagne et sur la consolidation qui en résulte sous le mode de production capitaliste, autant ils ont insisté sur la nécessité d'abolir cette opposition. Déjà dans l'*Idéologie Allemande*, rédigée en 1845-46, Marx et Engels affirmaient que «l'abolition de cette opposition entre la ville et la campagne est l'une des premières conditions de la communauté» (1974, p. 94). Puis dans le *Manifeste du Parti Communiste*, lancé en 1847, l'une (la neuvième) des dix séries de mesures devant contribuer au renversement du mode de production capitaliste visait à combiner le travail agricole et le travail industriel et «à faire graduellement disparaître la distinction entre la ville et la campagne» (1966, p. 46). Quelque vingt ans plus tard, dans *Le Capital*, Marx y revint à plusieurs reprises. Mais c'est sans doute Engels, qui, en 1878, dans l'*Anti-Düring*, y revint avec le plus d'insistance (1973, p. 333 et 334):

«La suppression de l'opposition de la ville et de la campagne n'est donc pas seulement possible. Elle est devenue une nécessité directe de la production industrielle elle-même, comme elle est également devenue une nécessité de la production agricole ...»

«La suppression de la séparation de la ville et de la campagne n'est donc pas une utopie, même en tant qu'elle a pour condition la répartition la plus égale possible de la grande industrie à travers tout le pays».

Il est important de souligner que Marx et Engels parlent d'abolir l'*opposition* ou la *séparation*, non pas d'abolir l'un ou l'autre des deux éléments qui s'op-

posent. Ce qu'il faut y lire c'est donc la nécessité d'abolir les *fondements dynamiques* des oppositions matérialisées dans l'espace et qui, dans les aires capitalistes avancées, aboutissent à une «division en zone de commandement économique et politique, de centres de pouvoir-relais et de zones d'exécution et de reproduction limitée de la force de travail» (Lojkine, 1977, p. 147.). Tant selon Marx et Engels que selon Lénine, l'*opposition* entre la ville et la campagne est intrinsèquement liée aux mécanismes du mode de production capitaliste. La suppression de cette opposition ne peut donc passer que par la suppression des rapports de production capitalistes. Marx et Engels ont même affirmé que «L'opposition entre la ville et la campagne ne peut exister qu'à l'intérieur de la propriété privée» (1974, p. 93), affirmation qui semble contredite par l'histoire récente de l'URSS et des pays d'Europe de l'Est. Plus exactement, ils ont maintes fois souligné combien ce sont les conditions de production capitalistes qui empêchent une dispersion harmonieuse de la *grande industrie moderne* et que ce n'est qu'au moyen d'une telle dispersion que peut être éliminée «la vieille division du travail ainsi que la séparation de la ville et de la campagne» (Engels, 1973, p. 335).

Disons tout de suite que sur cette question centrale au projet révolutionnaire socialiste, et malgré leur insistance sur son importance, ni Marx ni Engels, selon leur habitude, n'ont été prodigues de conseils normatifs constructifs. Ici comme ailleurs, c'est à Lénine qu'est revenue la tâche de l'application. Il l'a prise d'autant plus à cœur, cette tâche d'abolir l'opposition ville-campagne, que, pour lui et pour la révolution qu'il dirigeait, elle était vitale sur le plan stratégique. Non seulement fut-il lui-même explicite à ce sujet (in *Éditions du Progrès*, 1967, p. 336-340) mais plusieurs auteurs, particulièrement Bettelheim (1977) et Linhart (1976), ont brillamment illustré son caractère déterminant. Déterminante était cette tâche, car elle consistait, ni plus ni moins, à rallier dans un même projet *ouvriers et paysans*, ralliement indispensable à la construction du socialisme. Qui plus est, et Lénine est très clair à ce sujet, c'est la ville qui «entraîne nécessairement la campagne» et le prolétariat des villes qui entraîne les paysans de la campagne, cette campagne dont il faut à tout prix «élever le niveau culturel», où il faut vaincre «le retard, l'ignorance, la misère, les maladies et la barbarie». En conséquence, affirme Lénine, «nous pouvons et devons employer notre pouvoir à faire réellement de l'ouvrier urbain le propagateur des idées communistes au sein du prolétariat rural...» (*ibid*, p. 340).

Lonsdale (1977) a bien montré que la répartition industrielle et urbaine en URSS est encore aujourd'hui essentiellement de type capitaliste. La lecture de Linhart (1976), Bettelheim (1974 et 1977) et Decrisenoy (1978) permet de voir à quel point l'échec de l'association ouvriers-paysans est étroitement lié à la stagnation, voire à la croissance de l'opposition ville-campagne et du développement spatial inégal en URSS⁴. Ce n'est pas ici qu'il sera possible d'approfondir l'analyse des fondements de ce qui, faisons-en l'hypothèse, apparaît logique dans le contexte de la croissance du capitalisme d'État soviétique. Cependant il peut être utile de rappeler l'ampleur et la centralité du problème de la *libre* alliance ville-campagne, laquelle ne peut être assurée que par le développement de ce que Lénine appelait l'«État ouvrier-paysan».

AMPLEUR ET CENTRALITÉ DU PROBLÈME

«Nous ne pourrions le construire (le socialisme) sans l'héritage de la culture capitaliste. Nous n'avons pas d'autres matériaux pour construire le communisme que ceux que nous a laissés le capitalisme». (Lénine, in *Éditions du Progrès*, 1967, p. 341). Or l'un de ces «matériaux», c'est précisément l'opposition, l'antagonisme même, que, dans certains cas, et plus particulièrement en Russie au moment de la révolution d'Octobre, le capitalisme a laissé entre les ouvriers et les paysans, ces «deux classes fondamentales de producteurs directs», (selon l'expression de Linhart, 1976, p. 19). Ce phénomène dont la dynamique «socio-spatiale» avait déjà été

soulignée ci-haut est donc bel et bien au coeur de la question du développement inégal dans l'espace.

Comment peut-on abolir la séparation ville-campagne, allier les ouvriers aux paysans, si la responsabilité de la révolution est d'*abord* entre les mains d'une seule de ces deux classes fondamentales, en l'occurrence le prolétariat? La question n'est pas superflue. Ce piège qu'a offert le capitalisme, celui qui consiste à faire prendre en remorque, par le prolétariat, la paysannerie - ou, si l'on préfère, la classe ou les fractions de classe qui ne sont pas en conflit direct avec les pôles du capitalisme - c'est celui que Lénine voulait éviter à tout prix et dans lequel lui-même et l'URSS sont tombés. L'histoire des luttes de classes en URSS et les politiques spatiales actuelles du pays, dont celle de la croissance polarisée caractéristique du capitalisme, en témoignent avec éloquence (Bettelheim, 1974, et 1977; Kopp, 1975; Lonsdale, 1977). Non, malgré toute l'attention qu'il a voulu lui porter (cf. Bettelheim, et Linhart, *op. cit.*), Lénine n'a pas su mettre en marche l'«État ouvrier-paysan». «Si les auteurs marxistes, et tout particulièrement Lénine, ont consacré tant de pages à la question de l'alliance de la paysannerie et du prolétariat, c'est probablement que cette alliance n'est pas naturellement inscrite dans les faits - ou, plus précisément, dans les rapports de production» (Gutelman, 1974, p. 199). Et pour cause, pourrait-on ajouter! Mais ce n'est pas tout, car c'est précisément pour cette raison que, si la classe révolutionnaire urbaine veut l'alliance de la paysannerie pour construire une société plus égalitaire, donc si elle veut abolir les classes sociales, *elle doit* se donner l'occasion de se *fondre* avec la classe paysanne dans la reconstruction d'un espace économique qui non seulement n'imite pas la croissance polarisée capitaliste mais bien plutôt la renverse, en cherchant l'opposé en partageant, au départ, le pouvoir avec le paysannat.

Cette position politique pour la paysannerie a certes été pronée par Mao Tsé-Tung (in Schram, 1963, p. 188) et la politique spatiale qui en résulte appliquée, au moins partiellement, en Chine (Buchanan, 1970, p. 111). Les résultats ambivalents, et surtout les conditions politiques de leur élaboration, soulignent la complexité du problème. Le soulignent avec encore plus d'acuité les récentes politiques vietnamiennes de déplacement de nombreuses populations urbaines vers les nouvelles zones économiques agricoles (Chanda, 1978, p. 20). Le soulignent enfin dramatiquement les mesures draconiennes et inquiétantes appliquées par les autorités cambodgiennes, qui, dès la prise du pouvoir en 1975 et au nom de la construction du socialisme, ont ordonné l'évacuation massive vers la campagne de centaines de milliers d'urbains.

La solution du problème de la division sociale et territoriale du travail demeure au centre du projet révolutionnaire qui, entre les carences soviétiques et les extrêmes indochinois, peut certes bénéficier de nouveaux travaux d'analyse et efforts d'imagination. De tels travaux et de tels efforts devraient tendre vers un objectif jamais atteint encore dans les «systèmes» dits capitaliste et, semble-t-il à tort, socialiste: remettre en question et remplacer la logique même de l'*accumulation privative*, celle qui s'est accomplie et s'accomplit souvent encore au détriment de l'agriculture et de la campagne et au profit de l'industrie et de la ville; celle qui s'accomplit de plus en plus au profit des zones de commandement et d'accumulation et au détriment des zones d'exécution et de prélèvement, à toutes les échelles spatiales; celle qui s'accomplit au profit d'hommes et au détriment d'autres hommes à toutes les échelles sociales.

NOTES

1 Il importe de souligner combien ce processus a été graduel. En effet, suite à la révolution agricole qui, en Angleterre, s'est déroulée pendant la première moitié du XVIII^e siècle, un grand nombre de manufactures furent d'abord établies dans les campagnes mêmes. Ce n'est que vers 1840-1850 que la consolidation du pouvoir industriel au sein des grandes villes fut vraiment assurée: Manchester en

Angleterre et Roubaix en France en furent de bons exemples. C'est d'ailleurs pendant cette période que le prolétariat des villes devint une véritable force révolutionnaire et que, non par hasard, allaient s'accroître l'activité politique et la productivité littéraire de Marx et Engels.

2 Ces gens, dépouillés de tout contrôle de leurs moyens de production, ces prolétaires contraints à se rendre à la manufacture et à la ville, étaient tout aussi bien des artisans ruraux, ou des artisans-agriculteurs, que des agriculteurs «spécialisés», catégorie de travailleurs fort rare à l'époque.

C'est précisément l'exode de tels artisans ruraux qui a fait que l'île d'Orléans (située près de Québec) - qui se caractérisait au tournant du siècle par l'équilibre de ses activités agricoles et non agricoles - s'est, dès l'après seconde guerre, carrément spécialisée dans l'agriculture.

3 Un exemple des modalités que peut emprunter cette «spécialisation-dépouillement» de la campagne est fourni dans un article récent d'Arroyo (1978), portant le titre fort évocateur de: «Vers la disparition des activités rurales autonomes» et concernant l'impact des multi-nationales de l'agro-business en Amérique Latine.

4 Comme l'a bien montré Davidovich (1966, p. 614 sq) la nécessité de réduire les différences entre la ville et la campagne est depuis longtemps reconnue dans la planification soviétique. Cependant, non seulement la littérature récente, telle le texte de Lonsdale (1977), tend à démontrer que la croissance polarisée des centres de commandement est de rigueur en URSS, mais aussi les travaux récents des géographes soviétiques eux-mêmes (cf. la revue *Soviet Geography: Review and Translation*) semblent témoigner de leur adhésion aux modèles de croissance urbaine capitaliste, c'est-à-dire une croissance fondée sur l'accumulation *privative*, dans ce cas-ci entièrement planifiée par l'État.

BIBLIOGRAPHIE

- BERNIER, Bernard et Rodolphe DE KONINCK (1974) Critique de la théorie libérale du développement. *Revue canadienne de sociologie et d'anthropologie*, 11, (2): 138-155.
- BETTELHEIM, Charles (1974) *Les luttes de classes en URSS (1917-1923)*. Paris, Maspero-Seuil, 524 p.
- BETTELHEIM, Charles (1977) *Les luttes des classes en URSS (1923-1930)*. Paris, Maspero-Seuil, 604 p.
- BUCHANAN, Keith (1970) *The Transformation of the Chinese Earth*. London, G. Bell and Sons, 336 p.
- CHANDA, Nayan (1978) Le communisme vietnamien en marche. *Le Monde Diplomatique*, 289, avril 1978: 18-20.
- DAVIDOVICH, V.G. (1974) On the Patterns and Tendencies of Urban Settlement in the URSS, in George J. DEMKO and Roland J. FUCHS (eds) *Geographical Perspectives in the Soviet Union*. Columbus, Ohio, Ohio State University Press, p. 611-643.
- DECRISENOY, Christiane (1978) *Lénine contre les Moujiks*. Paris, Seuil.
- DE KONINCK, Rodolphe, (1979) La révolution verte et les riziculteurs des plaines de Kedah et Aceh, à paraître dans *Archipel*, 19.
- Éditions du progrès (1967) *Marx, Engels et Lénine vous parlent du communisme scientifique*. Moscou, Éditions du Progrès.
- ENGELS, Friedrich (1963) *Anti-Düring*. Paris, Éditions Sociales, 501 p.
- GUTELMAN, Michel (1974) *Structures et réformes agraires*. Paris, Maspero, 206 p.
- KOPP, Anatole (1975) *Changer la vie, changer la ville. De la vie nouvelle aux problèmes urbains*. Paris, Union Générale d'Éditions, 507 p.
- LINHART, Robert (1976) *Lénine, les paysans*, Taylor. Paris, Seuil, 172 p.
- LOJKINE, Jean (1977) *Le marxisme, l'État et la question urbaine*. Paris, Presses Universitaires de France, 362 p.
- LONSDALE, Richard E. (1977), Regional Inequity and Soviet Concern for Rural and Small-Town Industrialization. *Soviet Geography: Review and Translation*, 18, (8): 590-602.
- MARX, Karl (1976) *Le Capital*. Livre premier. Paris, Éditions Sociales, 762 p.
- MARX, Karl et Friedrich ENGELS (1966) *Manifeste du Parti Communiste*. Paris, Union Générale d'Éditions, 189 p.
- MARX, Karl et Friedrich ENGELS (1974) *L'idéologie allemande*, Édition abrégée. Paris, Éditions Sociales, 143 p.
- SCHRAM, Stuart (1963) *The Political Thought of Mao Tsé-Tung*. New York, Praeger, 319 p.